

DOSSIER 30

dossier de réflexion sur l'exposition *TIRE LI RE* d'Ana Jotta —

Exposition du 8 avril au 26 juin 2016

Sommaire :

- P.2 :** *TIRE LI RE*
par Claire Le Restif
- P.3 :** **Le Grand Détournement**
Parodie et *remake* dans
l'art contemporain
- P.6 :** **Le vide-grenier**
Arts modestes, kitsch et collections
- P.9 :** **Exporama —**
Crédactivités —
Rendez-vous ! —

le Crédac —

Centre d'art contemporain d'Ivry - le Crédac

La Manufacture des Ceillets
25-29 rue Raspail, 94200 Ivry-sur-Seine
+ 33 (0) 1 49 60 25 06
contact@credac.fr
www.credac.fr

Contact : Lucie Baumann
Responsable du Bureau des publics
lbaumann.credac@ivry94.fr

Ouvert tous les jours (sauf le lundi et les jours fériés)
de 14h à 18h, le week-end de 14h à 19h et sur rendez-vous,
"entrée libre"

Membre des réseaux TRAM et d.c.a., le Crédac reçoit le soutien de la Ville d'Ivry-sur-Seine, de la Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France (Ministère de la Culture et de la Communication), du Conseil Général du Val-de-Marne et du Conseil Régional d'Île-de-France.



cura. slash

Grolsch

Ana Jotta

— TIRE LI RE

Du 8 avril
au 26 juin 2016

« *J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanque, enseignes, enluminures populaires, la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains naïfs* ».

Arthur Rimbaud
« Alchimie du Verbe » (extrait)
in *Une saison en Enfer*, 1873.

Ana Jotta déploie l'une des œuvres les plus passionnantes et singulières de la scène artistique portugaise des dernières décennies. Peintre avant tout, elle est aussi collectionneuse et glaneuse, redonnant vie aux objets, aux écrits et inventions des autres comme des siennes. Faire est une constante devise dans l'élaboration de son travail artistique, aussi modeste et économe que prolifique.

Un quotidien portugais lui consacrait récemment un grand portrait intitulé : « Histoire d'un chat sans maître ». En effet, Ana Jotta n'a aucun goût pour ce qui est dominant, classifié, ordonné par d'autres qu'elle-même. Obéissant à sa propre orchestration, elle suit ses chemins, routes et cercles nombreux. Elle se définit volontiers comme irrationnelle, aimant l'inclassifiable, l'inépuisable, l'immoral.

Dans la salle consacrée aux *J*, la sculpture totémique *Genealogic Tree* (n.d.) est caractéristique de sa pratique. Rappelant une lampe de salon, l'assemblage réunit une lumière, ici artificielle et tamisée à travers un seau en plastique transformé en abat-jour ; un bouclier issu de parades organisées lors de l'exposition universelle au Portugal en 1940 et une peinture de Pedro Casqueiro. Au sommet, une tête de chienne façon trophée, est affublée d'une coiffe royale en hermine. Sous les atours d'armoiries personnelles, Ana Jotta s'amuse des notions de style, de discipline et d'auteur dans une pratique fondamentalement libre.

Les *footnotes* (notes de bas de page) constituent l'inépuisable réserve et matrice de l'artiste. Cette collection d'objets, d'images, de dessins et de souvenirs s'est constituée au fil du temps

et s'enrichit encore, nous rappelant l'importance de l'amateurisme (au sens d'aimer faire) et son attachement aux arts « mineurs ». Conservés dans sa maison à l'allure de rétrospective de sa vie (comme le *Petit cirque* qui contient une année d'images prises avec son téléphone portable), les *footnotes* ont été soigneusement choisies par l'artiste, dans un premier temps pour l'exposition *A Conclusao da Precedente* à Culturgest à Lisbonne en 2014. Photographiées à cette occasion, elles ont donné lieu à un livre, qui a lui-même engendré un papier peint. Cette sorte de *Wunderkammer* (chambre des merveilles) précurseur du musée moderne, est à l'image du processus de travail d'Ana Jotta et de son œuvre, toujours en mouvement, comme son propre corps.

Chaque exposition est l'occasion d'une lecture et d'une relecture de son œuvre, d'une nouvelle proposition de présentation. Il n'y a ainsi pas de distinction entre son travail et la manière de l'exposer, de l'arranger. C'est souvent à travers des dispositifs plus légers, transportables, voire périssables que ses œuvres tour à tour s'effacent et réapparaissent. Ses dernières productions sont des succédanés de ses œuvres imprimées sur des voiles légers, transparents, fantomatiques.

Ana Jotta se dit excentrique, littéralement hors du centre. Elle vit et travaille aux marges, où de frêles et sensibles choses, presque invisibles, sont éjectées. C'est dans ces espaces négligés, pourtant familiers, qu'elle puise sa matière et pointe l'essentiel. À leur propos, Ana Jotta parle « d'objets exclusifs propres à chacun, susceptibles de par leur étrangeté, charme et anti-forme, d'avoir leur vie à eux ».

Claire Le Restif
Commissaire de l'exposition



Ana Jotta, *Mademoiselle Rivière*, 2008
Peinture à l'huile, écran de projection
Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne



Le grand détournement Parodie et *remake* dans l'art contemporain —

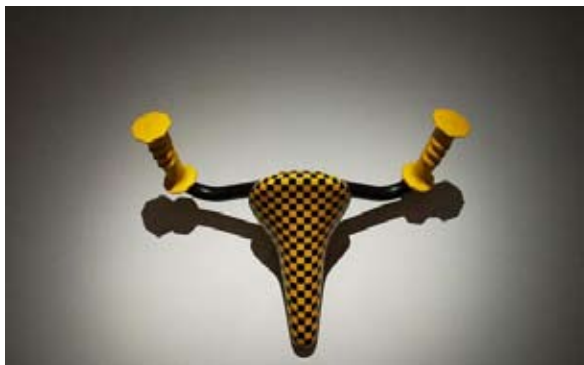
Le travail d'Ana Jotta se caractérise par un processus d'appropriation à travers des techniques telles que la citation, l'allusion, la parodie et le pastiche. Cependant, Ana Jotta ne pratique pas la satire de la société, du monde de l'art ou de son économie. Ses préoccupations sont ailleurs : l'emprunt d'objets et d'images célèbres ou modestes relève plutôt de la relation entre des images, des objets et des mots collectionnés comme des « notes » (salle 3). Cet espace imaginaire, où se confondent toutes les hiérarchies entre l'œuvre et l'image de l'œuvre, fait naître une pensée associative dans l'esprit du visiteur.

Dans cette même idée d'association d'images créant une narration, Ana Jotta présente dans la salle 2 une série de peintures sur des écrans de projection sur pied - matériel de bureau en principe inapproprié pour recevoir une image unique, statique et fixe. Sur les écrans, l'artiste mélange la figuration, l'académisme et la décoration, appelant des références aux films d'animation, motifs décoratif, graffitis, livres de cuisine, etc. L'un des écrans présente *Mademoiselle Rivière* (2008), citation du célè-

bre tableau de Jean-Auguste-Dominique Ingres (France, 1780-1867), *Mademoiselle Caroline Rivière* (1805), conservé au Louvre. Exposée pour la première fois au Salon de Paris en 1806, la peinture fut mal accueillie par la critique, accusant le peintre de plusieurs incongruités - précisément celles qui peuvent justifier aujourd'hui notre fascination pour cette image : la sophistication de la figure contrastant avec l'arrière-plan rural, sa fragilité et sa candeur opposées à une lèvre charnue, un boa d'hermine et des gants longs, évocateurs de la volupté d'une femme. Dans le jeu de contrastes d'Ingres, on peut déjà voir une sorte de collage qu'Ana Jotta accentue : sa *Mademoiselle Rivière* superpose le paysage de l'image originale avec celle d'un personnage que l'artiste a emprunté à un sac à main gravé d'une figure représentant une sorte de belette. Ainsi l'artiste mêle-t-elle références érudites et vernaculaires, entre pied de nez à l'histoire de la peinture et amusement enfantin.

Nombreux sont les artistes qui détournent ou s'approprient les œuvres d'autres artistes, questionnant les notions de copie, de réplique, d'authenticité et d'œuvre originale. En 1967, Elaine Sturtevant (Etats-Unis, 1930-2014) avait réalisé une reprise du célèbre *Nu descendant l'escalier* (1912) de Marcel Duchamp (France, 1877-1968), qui en avait lui-même réalisé une réplique avant d'éditer des reproductions dans sa *Boîte en Valise* (1936-1941/1968). Cette boîte contient toutes ses œuvres en répliques ou en images miniatures.

La tradition du détournement d'œuvres et d'images populaires trouve un écho sur la scène artistique contemporaine, à travers les démarches diverses d'artistes comme le collectif *Présence Panchounette*, Pierre Leguillon ou Ernest T.



Présence Panchounette, *Remake up n°1*, 1986

En 1968-69, le collectif de plasticiens bordelais **Présence Panchounette** commence à réaliser des actions, à écrire des tracts, des lettres irrévérencieuses et des manifestes sur leur campus universitaire. Le groupe étend rapidement son action à la scène artistique internationale dont il pointe avec un jovial acharnement les hypocrisies esthétiques et les tabous idéologiques. Inventifs précurseurs inventifs d'un art postcolonial autant que de nouvelles formes inexplorées comme l'odeur ou le vin, Présence Panchounette n'hésite pas à faire des allers-retours dans l'histoire de l'art pour rendre des hommages grinçants aux artistes. Il prône un mélange des genres et l'apologie du banal ou du vulgaire contre le sérieux de certains artistes modernes. Développant une forme d'humour sans compromis et sans prétention, Présence Panchounette fuit les honneurs et les institutions culturelles et se dissout en 1990. Entre-temps, le collectif aura anticipé des mouvements propres aux années 1980 comme l'appropriation ou l'art néo-conceptuel qui, eux, trouveront bien leur place dans l'histoire de l'art.

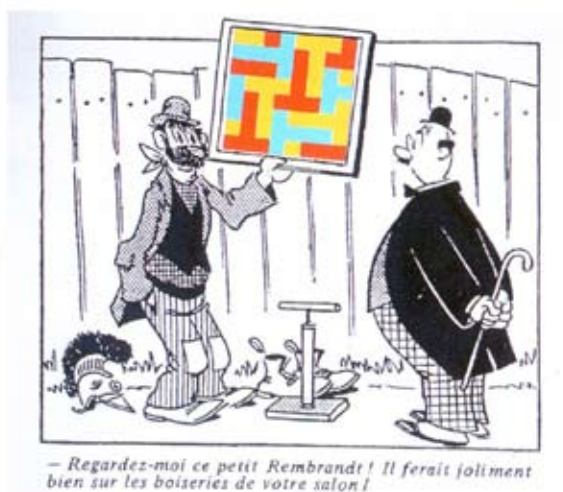
Remake-up (1986) est un détournement plastifié de la *Tête de Taureau* (trophée fait d'une selle et d'un guidon de vélo) réalisée par Pablo Picasso en 1942. Présence Panchounette a « re-maquillé » l'œuvre initiale avec le motif damier jaune et noir - qui annonce un risque d'avalanche - sur la selle et emprunté des poignées jaunes à un vélo d'enfant. La transformation moque la fétichisation de cet assemblage spontané qui n'avait pas connu le sort rêvé par Picasso : « [...] ce qu'il aurait fallu tout de suite après, c'est jeter la tête de taureau, avait expliqué l'artiste. La jeter dans la rue, dans le ruisseau, n'importe où, mais la jeter. Alors il passe un ouvrier. Il la ramasse. Et il trouve que peut-être avec cette tête de taureau, il pourrait faire une selle et un guidon de vélo. Et il le fait... Ça ç'aurait été magnifique. C'est le don de métamorphose ».

Pierre Leguillon (France, 1969) est un artiste à la posture mouvante : tour à tour commissaire d'expositions, éditeur, performeur, critique d'art, conférencier, barman, diaporamiste, il s'attache à déconstruire les normes de lecture et de jugement des images, associant photographies, extraits de films, publicités, cartes postales, affiches, diapositives, pochettes de disques, magazines et autres médias de masse intégrés dans des dispositifs réalisés sur-mesure. Loin d'être figées, ces présentations se déploient sur des structures mobiles, légères ou transportables et sont parfois exposées comme des cabinets de curiosités. En s'appropriant des images familières, Pierre Leguillon n'en réalise pas tellement la critique mais déjoue les hiérarchies de l'art et fait naître de multiples significations issues de ces confrontations. L'artiste pose la question du statut des images avec, d'une part, les images de magazines et média dont les codes nous sont imposés, et d'autre part, l'image artistique construite avec une ou des intentions. Pierre Leguillon et Ana Jotta utilisent la citation comme pratique artistique en ne se contentant pas d'emprunter et de détourner une œuvre célèbre, mais davantage de la contenir dans un champ plus ouvert ou se côtoient l'artistique et le non-artistique.

L'exposition *Le musée des erreurs* présentée au centre d'art Wiels (Bruxelles) et au Musée Régional d'Art Contemporain (Sérignan) en 2015 propose un modèle d'exposition qui déclassé les hiérarchies de l'art. En décloisonnant les identités, qu'il s'agisse de celle de l'artiste, du visiteur ou des images exposées, Pierre Leguillon nous invite à repenser les conditions de réception de l'art. L'artiste interroge ainsi une société où chaque individu émet et reçoit en permanence des informations - dans les journaux, à la télévision, sur les boîtes de bonbons, sur les affiches etc. - et leur confère un pouvoir fétichiste populaire et universel. En les plaçant au même niveau que des œuvres d'art, ses cabinets de curiosités reflètent notre culture contemporaine.



Pierre Leguillon, vue de l'installation *Le musée des erreurs : Art contemporain et lutte des classes* au WIELS, Bruxelles, 2015
Photo : Sven Laurent



Ernest T. , Sans titre , 1990
 Papier photo et acrylique sur toile
 120 x 134 cm (papier photo), 29 x 29 cm (peinture)
 Courtesy Semiose galerie, Paris

L'artiste membre du collectif Taroop et Glabel qui se cache derrière le pseudonyme **Ernest T. (Belgique, né en 1943)** commence ses expériences artistiques dans les années 1960 avec une collection de petits calendriers comiques, qui deviendront sa série des *Dessins français*. Son esprit belge s'incarne, entre autres, dans sa participation au premier Salon international des artistes conscients de n'avoir aucun talent, créé en 1987 par Jean Blaise.

Ernest T. épingle le comportement de ses contemporains du milieu de l'art et observe, depuis une position de retrait, la manière dont le public considère l'artiste, le critique, le collectionneur, dans une perspective historique et sociologique. Son œuvre s'attaque à tous les sujets : carriérisme, spéculation, expertise et critique, originalité et avant-garde, morale et scandale...

À travers appropriations et détournements, il se saisit autant des stéréotypes populaires (tracts, lettres, éditions, logos, revues, collages...) que des chefs-d'œuvre qu'il réinvente (fausse peinture de Bruegel, scène du Douanier Rousseau, série de peintures de Mondrian). Revisités, détournés, mais aussi vandalisés, le chef-d'œuvre est désacralisé. Artiste, copiste, dénonciateur, Ernest T. démonte toutes les postures légitimantes de l'art et questionne le sens même de l'engagement artistique. On retrouve ainsi ses fameuses peintures « nulles » : signification littérale, scientifique, de niveau zéro. À la différence d'Ana Jotta qui collectionne modestement les « J » comme une déclinaison de son identité et un jeu de mot sur son nom de famille, les assemblages de « T » composent la trame d'un motif abstrait décliné en combinaisons géométriques rappelant les peintres de l'abstraction géométrique Piet Mondrian (Pays-Bas, 1872-1944) ou Kasimir Malevitch (Ukraine, 1879-1935).



Cassandra II, 2016. Papier peint édité à partir du livre *Footnotes*, d'après l'exposition *A Conclusao da Precedente* à Culturgest, Lisbonne, 2014. Courtesy de l'artiste.

Jotas, 2010-2013.

Collection du Fonds régional d'art contemporain Île-de-France



Le vide-grenier Arts modestes, kitsch et collections —

Ana Jotta imbrique son travail artistique et sa vie. Tous les jours, elle puise sa matière dans son environnement immédiat et lors de ses déplacements. Sa pratique, qui allie peinture, dessin et sculpture, est quotidienne et solitaire. Elle se réalise dans sa maison, qu'elle aménage et conçoit comme son atelier. Ana Jotta s'approprie aussi de manière douce les lieux d'exposition où elle est invitée. Au Crédac, elle crée une atmosphère intime et généreuse dans chaque salle. Ana Jotta évolue sans se soucier particulièrement de la scène artistique actuelle (les termes « installation », « performance » et « inspiration » sont exclus de son vocabulaire), mais en vouant plutôt une attention au quotidien et aux arts dits mineurs comme la tapisserie, la broderie ou la poterie. Elle s'intéresse autant au cinéma, à la musique, à la littérature qu'aux brocantes, aux arts décoratifs et à l'artisanat. De ces univers, elle extrait des objets, des mots, des images et des motifs aux origines multiples, mettant ainsi les éléments de notre culture populaire, actuelle ou plus ancienne, au centre de son œuvre. Personnages de cartes de vœux ou de dessins animés, décorations de tasses, illustrations

de livres de cuisine, coupures de journaux, publicités et bibelots chinois se côtoient dans ses productions à l'allure modeste.

Ana Jotta s'amuse de l'analogie entre son nom et celui de la lettre J en portugais (*jota*), et collecte depuis toujours toutes sortes d'objets – cannes de parapluie, morceaux de bois, de métal, branches d'arbres, emporte-pièces, miroirs, bougies... – dont la forme ressemble de près ou de loin à la lettre J. Présentés dans une vitrine, accrochés ou posés contre les murs recouverts des *footnotes* de l'artiste, les *Jotas* constituent un cabinet de curiosités d'où se dégage une ambiance domestique. Avec cette collection de J, Ana Jotta attire notre regard sur ces objets insolites ou banals, oubliés voire invisibles. Des objets déjà-là, que l'artiste rencontre, prélève, transforme parfois légèrement et pose sous nos yeux. Ici, ces objets fonctionnent comme des lettres et se fondent avec son identité. Cette œuvre attise notre curiosité et convoque nos propres centres d'intérêt. Elle ravive nos réflexes de collectionneur, posture qui permet d'entretenir une relation particulière et vivante avec le monde.

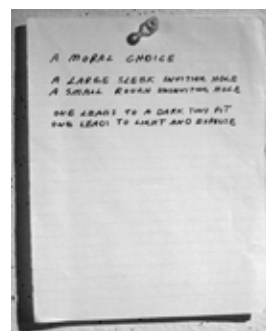
Très différentes les unes des autres, les pratiques artistiques de Marcel Broodthaers, Mike Kelley et Friedrich Kunath s'appuient également sur l'utilisation d'objets récupérés qui sont assemblés, accumulés ou légèrement transformés.



Vue de l'exposition, Marcel Broodthaers, *Musée d'Art Moderne – Département des Aigles*, Monnaie de Paris, 2015
Photo : Droits réservés

Marcel Broodthaers (1924-1976) est un artiste belge qui initie sa pratique artistique au milieu des années 1960, après avoir exercé plusieurs métiers : écrivain, poète, guide d'expositions, libraire, journaliste, photographe... Celle-ci se déploiera sur une dizaine d'années seulement. Pour sa première exposition à la galerie Saint-Laurent à Bruxelles, il montre une pile des invendus de son dernier recueil, *Le Pense-Bête* (1964), englués dans du plâtre, marquant ainsi la transition entre cette activité de poésie et artistique. Dans la lignée de René Magritte et Marcel Duchamp, Marcel Broodthaers cultive un esprit anticonformiste, désinvolte, et produit notamment des bricolages et assemblages d'objets teintés de surréalisme. Les coquilles d'œuf, les moules, les briques sont ses matériaux fétiches. Jouant avec le langage, l'image et la pensée, il s'approprie les mots de ses auteurs favoris (Baudelaire, Mallarmé, Lautréamont...) à partir desquels il produit des décalages. En 1968, Marcel Broodthaers crée le *Musée d'art moderne / Département des Aigles*, dont il est le directeur. Cette initiative s'inscrit dans le contexte des événements de 1968 et l'amène à se questionner sur le sens de l'art, sa valeur financière et à analyser les rapports entre art et société. Fonctionnant comme une véritable institution, ce musée contient plusieurs sections avec des cartes postales, des reproductions d'œuvres d'art, des caisses vides de transports, des inscriptions murales et des films en noir et blanc. Non sans humour, Marcel Broodthaers joue sur l'œuvre et sa représentation, sur l'original et la copie. Ce musée grandira au gré des désirs de pastiche de son conservateur auto-proclamé, et sera présenté dans différentes villes entre 1968 et 1972.

Mike Kelley (Etats-Unis, 1954-2012) est un artiste et musicien américain majeur de la scène artistique de Los Angeles, dont le travail s'est développé dans les années 1970, et qui utilise une variété infinie de techniques. Références issues de la culture populaire et de la culture savante se mêlent dans son œuvre audacieuse et intrigante, également marquée par l'univers de la musique punk rock. Mike Kelley s'empare de la grande Histoire mais aussi d'histoires mineures, de sujets liés à la mémoire collective (ouvrière par exemple) ou encore de questions taboues en rapport avec l'enfance ou la sexualité. La psychanalyse, la philosophie, la bande-dessinée, la science-fiction et la littérature sont d'autres sources d'inspiration. Les *Birdhouses* est une série d'objets-sculptures initiée en 1978 qui explore le thème du nichoir et qui rappelle la pratique du *Do It Yourself*. Faits en bois et peinture, ils sont accompagnés d'un mode d'emploi humoristique qui évoque les notices de bricolage. Ainsi, *Catholic Birdhouse* (nichoir catholique) propose aux oiseaux un « choix moral », entre deux entrées de tailles différentes : « un gros trou large accueillant et élégant » et « un petit trou rebutant et rugueux ». Le premier mène à « un tout petit puits profond », le second à « la lumière et l'étendue ». Cette série pose un regard amical sur le caractère affectif qui accompagne tout un chacun dans la réalisation de ce type de constructions. Leurs formes évoquent des sculptures minimalistes, comme un clin d'œil moqueur à la création artistique de leur temps.



Mike Kelley, *Catholic Birdhouse* et *Title Drawing*, 1978
Objet : bois, peinture, toiture en bardeau, 60 x 47 x 47 cm
Dessin : encre sur papier, 24,1 x 15,2 cm
Collection particulière, New York



Friedrich Kunath, vue de l'exposition *A Plan to Follow Summer Around the World*, Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, 2014.

Au premier plan : Sans titre, 2013. Eau, résine, fibre de verre et bagages.

Photo : André Morin / le Crédac. Courtesy Blum & Poe, Los Angeles ; BQ, Berlin ; Andrea Rosen Gallery, New York ; White Cube, Londres.

L'art de **Friedrich Kunath (Allemagne, né en 1974)**

prend racine à la fois dans le romantisme allemand, les années hippies et l'ambiance électrique de la Californie où il réside depuis 2007. Peintre, sculpteur, dessinateur, mais aussi glaneur et collectionneur, Kunath mêle dans une foisonnante iconographie toutes ces techniques artistiques au service de compositions ou installations, et fait appel aux émotions du spectateur. En effet, les thèmes de la solitude, de l'errance et de la nostalgie sont omniprésents dans ses œuvres mais ravivés par des couleurs chaudes et des situations parfois comiques. La présence de petits bibelots en tous genres témoigne de l'affection portée par Friedrich Kunath à certaines typologies d'objets tels que les objets de décoration vintage, les pochettes de disques, les écussons, ou encore les icônes du luxe appropriées par la culture populaire (les mocassins, les sacs Louis Vuitton, les parfums français). Les mêmes objets sont fréquemment réemployés dans ses films ou sont photographiés. Les objets vintage évoquent des souvenirs sentimentaux et de vacances, invitant à la nostalgie devant des natures mortes tragi-comiques, tantôt grotesques, tantôt touchantes.

La série de trois nains (*Sans titre, 2013*) présentés dans l'exposition *A Plan to Follow Summer Around the World* au Crédac en 2014, est la synthèse des obsessions de l'artiste pour la culture vernaculaire et kitsch, et de son goût pour un certain art de vivre lié au luxe français. Un nain de jardin triste, de grosses larmes coulant sur ses joues molles, est posé au milieu d'une grande pièce, seul et semblant abandonné. Sur la tête, un sac Louis Vuitton fait office d'abri à ce personnage déraciné, habituellement installé au milieu de fleurs et entourés de ses congénères.

Crédactivités

Le Crédac propose, pour les élèves de maternelles et d'élémentaires, des collèges et lycées, ainsi que pour les étudiants du supérieur et les accueils de loisirs, une visite de l'exposition adaptée au niveau de chaque groupe (durée : 1h).

Pour les élèves du CP au CM2, cette visite peut être approfondie avec un atelier d'une heure et demie les mardis, jeudis et vendredis de 10h à 11h30, à effectuer dans un second temps après la visite au centre d'art.

+ d'infos, inscriptions :

01 49 60 25 06 / lbaumann.credac@ivry94.fr

Rendez-vous !

Dimanche 17 avril, 22 mai
et 12 juin à 16h

Les Eclairs

Un dimanche par mois, une visite de l'exposition par Julia Leclerc apporte un éclairage sur les oeuvres.

Gratuit, rendez-vous à l'accueil.

Dimanche 24 avril de 14h à 18h

GIF-ETALON : Un atelier artistique de Boris Achour.

Dans le prolongement de *Royal Kinder Garden*, Boris Achour propose un atelier inspiré des œuvres *3 stoppages-étalon* de Marcel Duchamp et *Danse-Poème collectif* de Robert Filliou. Le hasard sera le moteur pour manipuler formes, mots, couleurs et matériaux afin de produire GIF animés et T-shirts.

2 séances : 14h-16h et 16h-18h

Atelier ouvert à tous (enfants à partir de 8 ans).

Gratuit, réservation indispensable.

Mardi 10 mai de 12h à 14h

Crédacollation

Visite commentée de l'exposition par Claire Le Restif et l'équipe du Crédac, suivie d'un déjeuner.

Participation : 6 € / Adhérents : 3 €

Réservation indispensable.

Jeudi 9 juin de 16h à 17h30

Art-Thé

Visite commentée de l'exposition par Lucie Baumann, suivie d'un temps d'échange autour de références artistiques, de documents et d'extraits littéraires, filmiques et musicaux. Thé, café et pâtisseries sont offerts.

Gratuit. Réservation indispensable.

-- Avec la complicité de la Médiathèque.

Dimanche 19 juin de 15h30 à 17h

Atelier-Goûté

Petits et grands découvrent l'exposition ensemble. Les familles participent ensuite à un atelier de pratique artistique qui prolonge la visite de manière sensible et ludique, autour d'un goûter. Conçu pour les enfants de 6 à 12 ans, l'atelier est néanmoins ouvert à tous !

Gratuit, réservation indispensable.

Samedi 25 juin à 16h

Rencontre

Stéphanie Cottin / Clément Dirié / Claire Le Restif

À l'occasion d'une visite commentée de l'exposition, Stéphanie Cottin - commissaire indépendante, Clément Dirié - critique d'art et Claire Le Restif échangeront ensemble autour du travail d'Ana Jotta.

Gratuit, réservation indispensable.

Samedi 25 juin

TaxiTram

Le Crédac / Villa Vassilieff / Immanence

Parcours entre le Crédac, la Villa Vassilieff et Immanence.

Informations et réservations auprès de TRAM :

www.tram-idf.fr / 01 53 34 64 43

taxitram@tram-idf.fr

Crédakino

- Du 8 au 30 avril,
et du 14 au 26 juin -

Carte blanche à Ana Jotta

- Du 4 au 22 mai -

Michel Aubry, *Rodtchenko à Paris*, 2013-2016

Film, 1 h 20 min

Jeudi 12 mai à 18h45 : Projection et rencontre avec Michel Aubry *

- Du 24 mai au 12 juin -

Hoël Duret, *La Vie héroïque de B.S.* : *Un Opéra en 3 actes*, 2013-2015

Vidéo, 45 min

Jeudi 2 juin à 18h45 : Projection et rencontre avec Hoël Duret *

* Nombre de places limitées, réservation indispensable